L'Ancien Testament à Neuchâtel 1984-2001 : un bilan

Autor(en): **Rose, Martin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Theologische Zeitschrift**

Band (Jahr): **57 (2001)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-877968

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'Ancien Testament à Neuchâtel 1984-2001

un bilan

La Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel est la plus petite parmi les facultés suisses de tradition protestante. Elle ne dispose qu'une seule chaire d'Ancien Testament et son titulaire doit assumer, en plus, la responsabilité pour l'enseignement de l'hébreu. Les forces personnelles et financières sont donc assez modestes, mais nous avons pu développer des collaborations fructueuses ainsi qu'un profil particulier de l'enseignement et de la recherche en Ancien Testament.

1. L'herméneutique

La Faculté dispose d'un centre de recherche: l'Institut romand d'herméneutique et de systématique (IRHS). La question herméneutique est le pôle qui constitue l'identité de toute la Faculté et sa particularité. Sous une forme ou une autre, tous les enseignants participent à ces recherches en herméneutique. Le professeur d'Ancien Testament ne fait pas exception. Quelques-uns de ses exposés donnés dans le cadre de l'IRHS, sont aussi publiés, en particulier à partir du moment où l'Institut a créé sa propre revue, les *Variations herméneutiques*, par ex.: «L'Ancien Testament: livre d'une attente. Le concept d'histoire comme clef d'interprétation dans l'œuvre de Gerhard von Rad», *Revue de théologie et de philosophie* 121 (1989) 407-421; «Qohéleth, le Maître: Compréhension de l'univers et compréhension de soi», *Variations herméneutiques* 3 (oct. 1995) 3-22; «Claritas ante Scripturam natam», in: Pierre Bühler (éd.), *Les «clairs-obscurs» de l'Écriture. Un dossier interdisciplinaire d'herméneutique*, 1996, 207-217; «Sprüche und Widersprüche im Qohelet-Buch», *Variations herméneutiques* 6 (mai 1997), 71-86.

Le souci pour une considération soigneuse des problèmes herméneutiques ne se manifeste évidemment pas seulement dans mes contributions présentées dans le cadre de l'IRHS, mais aussi dans les recherches que, personnellement, j'ai réalisées dans le domaine de l'Ancien Testament. Par exemple, dans la partie introductive de mon étude sur Qohéleth (*Rien de nouveau. Nouvelles approches du livre de Qohéleth. Avec une bibliographie (1988-1998) élaborée par Béatrice Perregaux Allisson* [OBO 168], Fribourg [CH]/Göttingen 1999), j'ai mis un accent particulier sur les questions méthodologiques, sur la réflexion des présupposés herméneutiques ainsi que sur les attentes des lecteurs, exégètes ou non-théologiens (cf. surtout le résumé aux 29-30: «le motif herméneutique»). J'ai essayé de montrer (10-28) que les réponses proposées par les biblistes pour «résoudre» la question des «contradictions» tant

discutée par les rabbins et les exégètes de toutes les époques, ne dépendent pas toujours ni primordialement des observations purement exégétiques, mais sont orientées, trop souvent de manière peut-être inconsciente, par des positions théologiques, philosophiques ou idéologiques. L'histoire de la recherche sur le livre de Qohéleth rend absolument évident ce rapport entre les précompréhensions et les concepts d'explication (littéraires, rédactionnels, rhétoriques, etc.) développés, chaque fois, pour cet écrit biblique.

De manière générale, mon appel à une responsabilité *herméneutique* se démarque surtout de deux extrêmes, de nos jours largement attestés dans la littérature exégétique du domaine vétérotestamentaire: d'un côté une démarcation par rapport à une sorte de «positivisme» qui, sur la base d'observations statistiques (soutenues par les concordances traditionnelles ou informatisées), à l'aide de subtiles recherches philologiques ou étymologiques ou encore s'épuisant dans des descriptions structuralistes ou narratologiques, veut donner l'impression d'une interprétation quasi «objective», offrant de solides résultats exégétiques une fois pour toutes; d'un autre côté, un «subjectivisme» effréné et non réfléchi se rencontre de plus en plus fréquemment dans la littérature exégétique défendant des positions clairement unilatérales, soit d'un point de vue méthodologique, soit à l'égard d'un programme idéologique (féminisme, fondamentalisme, psychologisme, etc.). Pour garantir un véritable *dialogue* scientifique et un *échange* fructueux entre biblistes, nous aurons besoin, pour ainsi dire, d'une «culture» nouvelle en exégèse, d'une nouvelle façon de travailler: que chacun n'indique pas seulement, comme d'habitude, les sources utilisées dans ses recherches (littératures première et secondaire), mais que chacun s'efforce d'esquisser aussi ses présupposés, car personne, travaillant dans le champ de l'interprétation, n'échappera au mouvement du «cercle herméneutique». Une discussion des seuls *résultats* exégétiques, séparément et assez isolément, permet, il est vrai, de remplir facilement des pages (et surtout les notes en bas de la page), mais à la longue, ce procédé ressemblerait plutôt à un «dialogue de sourds». Il me semble, par contre, que la plausibilité des résultats obtenus dépend aussi de l'ensemble du *processus* d'investigation et de recherche: s'il était marqué par une cohérence méthodologique et argumentative. Et ce processus commence aux présupposés du chercheur et à leur réflexion.

Ce rappel de l'herméneutique et du problème des présupposés semble assez banal – et pourtant, dans des comptes-rendus de mes publications, on lit fréquemment des reproches tels que «*petitio principii*»: le résultat final de l'ouvrage correspond à ce que l'on devait attendre dès son début! Cependant, n'oublions pas que, traditionnellement, ce terme désigne une grave faute logique: qu'on tient pour admis le résultat même qu'il s'agit d'obtenir encore durant tout le processus de l'argumentation de détail. Nuançons donc: parler des «pré-supposés» signale que les recherches ne se déroulent jamais dans le «vide» ou à partir d'un point «zéro», mais qu'elles «supposent» un *prae*, qu'el-

les sont liées à une histoire personnelle tout comme aussi à une histoire millénaire de recherche exégétique. Par contre, je m'efforce à ne jamais «admettre» les présupposés (comme le fait la *petitio principii*): ils sont une donnée réelle, mais discutable, c'est-à-dire une étape seulement qui demande une mise en question régulière; il faut sérieusement compter avec eux, sans pourtant les agréer d'avance. À vrai dire, j'ai le sentiment que fréquemment, mes recherches exégétiques ont sérieusement perturbé plutôt que confirmé mes présupposés (cf., par ex., mes remarques dans *Rien de nouveau*, 34), mais cela n'est peut-être pas tellement perceptible de l'extérieur.

Dans mes considérations herméneutiques, le domaine de l'histoire occupe une place importante (cf., par ex., le résumé dans *Rien de nouveau*, 30-31): elle décrit des situations entre tradition et prospective. Terminons donc ce paragraphe sur l'herméneutique avec un rêve: que toutes les petites pierres herméneutiques rassemblées dans mes recherches, articles et exposés, puissent devenir, un jour, le bâtiment d'une «Herméneutique de l'Ancien Testament»!

2. L'interdisciplinarité

L'herméneutique telle qu'elle est développée et pratiquée dans le cadre de l'IRHS, a une très forte dimension de travail interdisciplinaire (cf., par ex., le «dossier interdisciplinaire d'herméneutique» du recueil *Les «clairs-obscurs» de l'Écriture*, 1996, déjà mentionné dans le paragraphe précédent). Mais l'intérêt que je porte personnellement, en tant que vétérotestamentaire, à l'interdisciplinarité, n'est pas exclusivement ni premièrement lié aux activités de cet institut. Pour moi, l'interdisciplinarité est un moyen important pour éviter une existence qu'on appelle en allemand un «Fachidiot»: qui sait (presque) tout sur un petit rien. Les plus fortes interrogations viennent toujours de l'extérieur: ainsi l'exégète vétérotestamentaire doit se laisser interroger par des non vétérotestamentaires!

L'«extérieur» est encore à très peu de distance s'il s'agit de l'étude du Proche-Orient ancien sous l'angle de l'*histoire des religions*. Depuis plusieurs années, je développe une intense collaboration avec un jeune chercheur de l'université voisine en France, de celle de Besançon. Sous la direction de Pierre Lévêque, Daniel Faivre avait élaboré sa thèse en vue de l'obtention d'un doctorat en Histoire et Civilisations de l'Antiquité, intitulée «De l'errance à l'espérance – Genèse d'une religion» et soutenue en 1992. Ce sujet de la naissance du monothéisme israélite se prêta à reprendre, dans nos discussions, certains points que j'avais développés dans ma propre thèse de doctorat (Münster, 1974), publiée sous le titre *Der Ausschließlichkeitsanspruch Jahwes. Deuteronomische Schultheologie und die Volksfrömmigkeit in der späten Königszeit* (BWANT 106), Stuttgart/Berlin/Köln/Mainz 1975. En vue de l'édition commerciale de sa thèse, Daniel Faivre m'a honoré de la demande

d'écrire, selon une tradition assez répandue dans le monde francophone, une préface présentant une appréciation critique de l'ouvrage: Daniel Faivre, *L'idée de Dieu chez les Hébreux nomades. Une monolâtrie sur fond de polydémonisme*, Paris/Montréal 1996, 7-16. Notre collaboration s'effectue particulièrement dans les séminaires que nous offrons ensemble durant chaque semestre d'été; les idées directrices développées dans cet enseignement commun, ont aussi trouvé une forme écrite dans deux autres publications de Daniel Faivre: *Vivre et mourir dans l'Ancien Israël. Anthropologie biblique de la Vie et de la Mort*, Paris/Montréal 1998 (cf. l'Avant-propos, 7); *Précis d'anthropologie biblique. Images de l'Homme*, Paris/Montréal 2000 (cf. l'Avant-propos, 9). Le défi lié à cette collaboration interdisciplinaire, ne concerne que rarement le matériel textuel utilisé par un historien des religions et par un théologien, mais plutôt la question de l'approche méthodologique: quel est l'apport d'une phénoménologie et quelles sont les limites d'une démarche historico-critique?

Une deuxième orientation de mon intérêt interdisciplinaire se dirige toujours vers le *Nouveau Testament*. Pour un vétérotestamentaire de tradition chrétienne, cette perspective néotestamentaire devrait aller de soi, car pour les Chrétiens, l'Ancien Testament n'est qu'une première partie du canon biblique. Mais la spécialisation des biblistes a atteint un tel degré qu'il y a de moins en moins de chercheurs vétérotestamentaires qui osent s'aventurer dans le domaine de leurs collègues néotestamentaires. Je suis tout à fait conscient des risques liés à de telles aventures et je ne présume pas trop de mes compétences en dépassant ainsi les limites de ma discipline, mais je considère les lignes exégétiques que je trace jusqu'au Nouveau Testament, comme une main tendue qui attend la main du néotestamentaire pour qu'on construise ensemble le pont entre les deux testaments. J'ai reçu des réactions très stimulantes à mon étude sur la «manne» et le «pain qui descend du ciel» (Jean 6,41): «Manna: das Brot aus dem Himmel», in: M. Rose, *Johannes-Studien. Interdisziplinäre Zugänge zum Johannes-Evangelium*, Zürich 1991, 75-107. Une collaboration extraordinairement intense s'est établie avec mon nouveau collègue néotestamentaire, Andreas Dettwiler; pour la préparation de nos cours et séminaires interdisciplinaires, nous échangeons nos bibliographies, notes et manuscrits, et dans nos publications communes, la question du «copyright» individuel est d'une importance absolument secondaire: cf. «Couper le cordon ombilical pour devenir un ‹autre›. Quelques reflets des textes bibliques», *Variations herméneutiques* 12 (mars 2000), 33-53; «*Maudit quiconque est pendu au bois». Crucifixion: loi et foi*, Prahins 2001. Cette collaboration interdisciplinaire entre biblistes est une sorte d'apprentissage permanent: sans elle, le vétérotestamentaire pourrait facilement considérer le Nouveau Testament comme une «petite annexe» à la première Bible, et, à l'inverse, le néotestamentaire pourrait reléguer l'Ancien Testament à la fonction d'une simple pré-histoire préparant le prétendu essentiel de la tradi-

tion chrétienne. Nos débats nous fournissent régulièrement un enrichissement réciproque, et d'autres projets interdisciplinaires d'enseignement et de publication sont en route.

Durant plus de trois ans et de manière également très intense, j'ai vécu une troisième expérience interdisciplinaire: avec la *philosophie*. En partant du livre de Qohéleth, je me suis posé la question de la genèse de la pensée sceptique, mieux connue par le scepticisme grec d'un Pyrrhon d'Élis et d'un Sextus Empiricus. Mon collègue Daniel Schulthess, professeur d'histoire de la philosophie, et moi-même, nous avons formé un tandem de recherche auquel nous avons associé nos assistantes, et de manière ponctuelle aussi des collègues de philologie classique et d'autres biblistes. Cette collaboration interdisciplinaire s'est réalisée sous des formes très diverses: des ateliers sur les questions de méthodologie, des lectures des textes de base et leur discussion, un cours public et, finalement, une publication rédigée en commun, chapitre après chapitre: *«La pensée pratique en dialogue. La genèse du scepticisme et de Qohéleth»* (à paraître). Mentionnons ici encore une journée d'études avec, entre autres, un exposé donné par Jonathan Barnes, professeur de philosophie à l'Université de Genève; les «actes» de cette journée d'études sont réunis dans le recueil: M. Rose (éd.), *Situer Qohéleth. Regards croisés sur un livre biblique* (Publications de la Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel, vol. XXI), Neuchâtel 1999. Personnellement, je considère Qohéleth comme une figure importante justement à la frontière entre la philosophie et la théologie, ou plus précisément, à un endroit sapiential *avant* une séparation nette entre ces deux manières de réfléchir sur la vie: cf. ma contribution «Qohelet als Philosoph und Theologe. Ein biblisches Votum für *universitas*», in: M. Krieg – M. Rose (éds), *Universitas in theologia – theologia in universitate*, Zürich 1997, 177-199. La discussion avec les philosophes m'a particulièrement sensibilisé à l'importance des définitions précises; car les termes tels que «éthique», «pratique», «sagesse» etc. ne sont pas toujours utilisés d'une manière vraiment comparable ou identique; cf. mes considérations sur la définition de la «sagesse» dans l'article «De la ‹crise de la sagesse› à la ‹sagesse de la crise›», RThPh 131 (1999), 115-134 (également dans le recueil susmentionné *Situer Qohéleth*, 27-46).

Terminons le survol sur les champs du travail interdisciplinaire avec un quatrième aspect: l'Ancien Testament est aussi *littérature*, et par conséquent, il devrait trouver sa place également dans les recherches de Littérature comparée (Vergleichende Literaturwissenschaft). Dans ces dernières années, à deux reprises, j'ai été invité à présenter des contributions vétérotestamentaires dans le cadre des colloques organisés par l'Association suisse de littérature générale et comparée. Le premier, en 1997, était centré sur la question de la «Memoria»; l'autre, en 1998, sur le thème de l'«Ordo inversus». Mes exposés ont trouvé leur place dans les actes de ces deux congrès: «‹Der Frühern gedenkt man nicht mehr›. Erinnern und Vergessen bei Qohelet und in der bi-

blischen Literatur», *Colloquium Helveticum* 27 (1998), 83-103; et «‹Was einem gut erscheint, ist wertlos vor Gott› (Ludlul bel nemeqi, Babylon, 13. Jahrh.)», *Colloquium Helveticum* 29 (1999), 43-65. Ce dialogue dans le cadre de la Littérature comparée pourrait aborder non seulement ces divers aspects fondamentaux de l'existence humaine, mais engager aussi des recherches sur la Wirkungsgeschichte de certains récits bibliques dans la littérature moderne (pensons, par ex., à la figure tragique du roi Saül); car traditionnellement, l'interprétation de la Bible s'est faite bien au-delà des milieux théologiques (universitaires et ecclésiastiques), et si nous voulons maintenir vivante cette culture biblique, les exégètes doivent prendre au sérieux aussi les tout autres formes d'exégèse de «leurs» textes bibliques.

Un vétérotestamentaire pourrait développer l'interdisciplinarité sur d'autres champs encore, par exemple, avec l'archéologie, l'assyriologie, l'égyptologie, le judaïsme, etc. Je ne néglige absolument pas ces collaborations; dans ce qui précède, pourtant, je me suis borné à esquisser les dimensions d'interdisciplinarité les plus importantes sur le plan local de l'Université de Neuchâtel et celles qui ont trouvé une certaine «visibilité» dans mes publications.

3. Prestation de service

L'interdisciplinarité nous dirige déjà aux mondes bien plus larges que celui d'une Faculté de théologie. Mais les attentes qui s'adressent à un professeur de l'Université de Neuchâtel vont encore plus loin. À Neuchâtel, en effet, tous les responsables de la vie politique, culturelle, scientifique et économique souhaitent avec insistance que l'université soit solidement intégrée dans la Cité, qu'elle s'engage vivement au sein de la société de ce petit État qu'est la République et le Canton de Neuchâtel, et qu'elle participe aux débats menés dans ses milieux les plus divers. Ainsi, il va presque de soi que l'Ancien Testament trouve sa place dans les cycles de conférences organisés par l'Université (par ex., en collaboration avec l'Institut «L'homme et le temps») et qu'il est aussi présent dans les publications de l'alma mater neuchâteloise (par ex. dans un cahier thématique à l'occasion de l'année de la famille: «‹Pars de ta famille et de la maison de ton père!› Le concept biblique de la famille entre tradition et révolution», *Université Neuchâtel Informations* 120, février 1995, 47-56). Ou quand le Musée d'ethnographie, bien connu largement au-delà des frontières nationales, organise des expositions temporaires, on recourt volontiers aussi aux contributions d'un vétérotestamentaire (cf., par ex., mes articles «Quel intérêt l'Ancien Testament porte-t-il aux ancêtres?», *Les cahiers protestants*, février 1989, 12-21, et «Le sacré, relief de la vie. Un point de vue théologique», *Les cahiers protestants*, décembre 1989, 5-14). Dernier exemple au plan universitaire: quand les deux Universités de Be-

sançon et de Neuchâtel préparent un recueil qui doit présenter toutes les disciplines travaillant «sur le temps», les initiateurs pensent spontanément aussi à l'Ancien Testament et, en particulier, au texte de Qohéleth: «Il y a un temps pour tout». Ainsi est né mon article «Le temps vécu. La conception hébraïque du temps» (à paraître).

Pour pratiquement toutes ses disciplines académiques, l'Université de Neuchâtel participe à la formation post-grade (3e cycle) de la Suisse romande (ensemble avec les Universités de Fribourg, Genève et Lausanne). Pour l'Ancien Testament, il faut mentionner surtout le 3e cycle sur le Pentateuque (1986-1987) et celui sur l'Historiographie deutéronomiste (1995). Ces deux sujets touchant aux domaines de recherche du vétérotestamentaire de Neuchâtel (cf. ci-dessous pt. 4), il n'est pas surprenant de trouver aussi des contributions de sa plume dans les deux volumes de publication: «Empoigner le Pentateuque par sa fin! L'investiture de Josué et la mort de Moïse», in: A. de Pury (éd.), *Le Pentateuque en question. Les origines et la composition des cinq premiers livres de la Bible à la lumière des recherches récentes*, Genève: Labor et Fides, 1989, [2]1991, 129-147; et «Idéologie deutéronomiste et Théologie de l'Ancien Testament», in: A. de Pury, Th. Römer, J.-D. Macchi (éds.), *Israël construit son histoire. L'historiographie deutéronomiste à la lumière des recherches récentes* (Le Monde de la Bible vol. 34), Genève 1996, 445-476; traduction anglaise: «Deuteronomistic Ideology and Theology of the Old Testament», in: *Israel constructs Its History. Deuteronomistic Historiography in Recent Research* (JSOT SS 306), Sheffield 2000, 424-455.

Il arrive pourtant que le professeur de Neuchâtel doive prendre certaines responsabilités aussi au niveau national de la Confédération helvétique (cf., par ex., sa prise de position dans l'article «Probleme und Chancen in der Theologie. Evaluation von Geisteswissenschaften», dans le cahier spécial intitulé «Wissenschaftspolitik» de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales, août 1997, 45-48). Les «prestations de service» ont, évidemment, aujourd'hui aussi une dimension internationale: l'accompagnement des thèses de doctorat soutenues dans des universités africaines ou américaines, des expertises demandées par des fonds nationaux pour la recherche scientifique, ou encore une concise introduction herméneutique à l'Ancien Testament demandée par une des institutions partenaires de la Faculté de Neuchâtel, par l'«Institut de culture religieuse» de l'Université de Kurgan en Sibérie: «L'Ancien Testament: l'homme devant Dieu» (traduit en russe), in: I.N. Stepanova, S.M. Chaloutine, V.D. Ivanov (éds), *Religiovedenie: Religia – Tchelaviek – Obchestvo. Ouchebnoe pacobie allia studentov bouzow*, Kurgan 1999, 53-69.

Un autre secteur qui, à Neuchâtel, demande régulièrement des «prestations de service», est l'Église. On le comprend: la Faculté de théologie, primitivement une école ecclésiastique, qui en 1980 seulement, après un vote populaire, fut intégrée juridiquement à l'Université d'État, tient vivement à garder certains liens avec l'Église réformée évangélique du canton de Neuchâtel

(EREN). Pour la Faculté, l'indépendance absolue dans les tâches académiques est dès lors garantie par son statut d'État, de différentes commissions de l'EREN, pourtant, sollicitent fréquemment la présence des professeurs de théologie, leur appréciation des dossiers de candidature à la consécration, des expertises sur des questions théologiques et ecclésiastiques, etc. Au début de mon engagement à l'Université de Neuchâtel (en 1984), cette étroite collaboration, en toute indépendance, entre une Faculté de théologie et une Église cantonale constituait une expérience plutôt nouvelle et surprenante pour moi et, à vrai dire, je ressens, parfois, la charge des commissions comme assez pesante. En fin de compte, cependant, ces multiples rapports avec l'Église correspondent assez bien à mes visions d'une théologie, car je ne dissimulerais jamais qu'avec un grand plaisir et beaucoup de satisfaction, j'ai été pasteur dans une paroisse rurale du Canton de Zurich (cf. ma leçon inaugurale: «Le peuple de Dieu» – Un concept de l'Ancien Testament comme archétype et prototype de l'Église, RThPh 119 [1987] 133-147).

L'engagement dans un cadre ecclésiastique ne se limite pourtant pas à un niveau cantonal; pour donner des exemples, je me borne à citer quelques-unes de mes contributions récentes parues dans des revues protestantes de la Suisse romande: «Sagesse et révélation», in: *Les Cahiers protestants*, septembre 1990 (no 4), 23-31; «Je me suis aménagé des paradis...», in: *Les Cahiers protestants*, juin 1997 (no 3), 5-11; «La mort au sein de la vie, la vie au sein de la mort», in: *Vie et Liturgie* no 35, juin 1998, 2-4; et «Accepter les limites de la vie et supporter la connaissance de ces limites», in: *Vie et Liturgie*, no 36, septembre 1998, 2-3. Les professeurs protestants de la Suisse romande s'engagent aussi dans le cadre des manifestations du protestantisme en France, lui, fortement minoritaire dans son pays et moins doté en postes d'enseignement académique; ainsi, on participe aux 3e cycles en théologie, à la formation des adultes laïcs, aux cycles de conférences, etc. Pour donner l'exemple de la publication d'un exposé que j'ai donné dans un tel cadre: «Les livres sacrés de l'ancien Israël lus par les Juifs et les Chrétiens», *Évangile et liberté* 60 (1997), I-VIII.

De telles activités «annexes», fort différentes et nombreuses, peuvent facilement être considérées comme une perte de temps qui nous empêche de nous concentrer sur l'essentiel: la recherche scientifique. Admettons qu'à travers le monde, il existe des Facultés de théologie de vocations très diverses: certaines sont des lieux absolument propices pour la recherche individuelle permettant une haute spécialisation et facilitant l'édification d'une renommée internationale du chercheur; dans d'autres Facultés, les titulaires doivent impérativement prendre, dans leur enseignement, la responsabilité pour la totalité du champ de leur discipline, assumant, eux, le rôle d'un généraliste et d'un théologien au sens plus large. La Faculté à Neuchâtel fait plutôt partie de cette deuxième catégorie, et c'est en considération de ces données que les recherches personnelles sont ici évoquées en dernière position seulement.

4. Recherches personnelles

Mes premières recherches exégétiques et théologiques dans le domaine de l'Ancien Testament ont eu pour point de départ le «shema' Jisraël» (Dt 6,4). De là se sont développées des études sur les différents stades successifs du concept de Dieu telles qu'ils se manifestent dans le Deutéronome. Ces investigations exégétiques ont été accompagnées par des recherches dans le domaine archéologique et épigraphique dans l'intention de voir si ces concepts théologiques du Deutéronome reflètent un dialogue avec certains courants religieux de l'époque respective. Sous la direction de Hans-Peter Müller, Münster, j'ai pu achever cette thèse de doctorat en 1974 (*Der Ausschließlichkeitsanspruch Jahwes*; cf. ci-dessus). Les théologies s'exprimant dans le cinquième livre du Pentateuque, exerçaient une incontestable fascination de sorte que j'étais prêt à situer dans le Deutéronome une sorte de «Mitte des Alten Testaments». Dans mes recherches en tout cas, ce livre biblique continuait d'occuper une place centrale (cf., par ex., «Schultheologie und Volksfrömmigkeit. Paradigmen eines alten Streites», WuD 13 [1975] 85-104; «Bemerkungen zum historischen Fundament des Josia-Bilds in II Reg 22f.», ZAW 89 (1977) 50-63; «Yahweh in Israel – Qaus in Edom?», JSOT 4 [1977] 28-34).

Sur la base de diverses observations épigraphiques et littéraires, j'ai osé émettre la thèse que la forme primitive du nom du Dieu d'Israël est le mieux représentée par les trois radicales Y-H-W et que le tétragramme (Y-H-W-H) doit être considéré plutôt comme une écriture secondaire: *Jahwe. Zum Streit um den alttestamentlichen Gottesnamen* (ThSt 122), Zürich 1978. De manière pratiquement unanime, cette hypothèse fut rejetée ou ignorée par la recherche vétérotestamentaire. Elle préfère la solution traditionnelle qui explique les attestations Y-H-W comme une forme abrégée ou «dégénérée» du tétragramme indiquant, lui, la forme authentique du nom divin. J'ai été d'autant plus surpris lorsque les éditeurs de la Theologische Realenzyklopädie m'ont confié la rédaction de l'article «Jahwe» (TRE, vol. XVI, Berlin/New York 1987, 438-441), et un peu plus tard, j'ai été invité à écrire l'article «Names of God in the OT» pour *The Anchor Bible Dictionary* (vol. IV, New York 1992, 1001-1011). J'ai alors essayé de placer cette question précise dans un contexte plus large: celui des présupposés des hypothèses respectives et de leurs implications.

Je dois les plus importantes impulsions pour une nouvelle orientation de mes recherches vétérotestamentaires à Hans Heinrich Schmid dont j'ai été l'assistant, d'abord à Bielefeld-Bethel et ensuite à Zurich. Depuis 1974 environ, il était en train de revoir la datation du Yahviste. Nous avons eu beaucoup de discussions très vives, lui avec ses questions critiques, moi convaincu de la position classique sur le Pentateuque et la défendant. J'ai échoué: dans nos intenses débats exégétiques, il m'a arraché, point par point, mon assentiment admettant, moi, que ses questions critiques étaient tout à fait justifiées.

Par conséquent, son Yahviste s'approchait dangereusement de mon domaine de recherche, du Deutéronome; l'auteur «yahviste» devenait, selon Hans Heinrich Schmid, un «contemporain» des théologiens deutéronomistes. Ainsi se dessina l'objectif de ma thèse d'habilitation: une étude approfondie du rapport entre les récits «yahvistes» et les textes comparables du Deutéronome. Le résultat de mes recherches exégétiques est immédiatement indiqué dans le titre de l'ouvrage: *Deuteronomist und Jahwist* (AThANT 67, Zürich 1981). Cela veut dire que, pour moi, le Yahviste n'est plus un précurseur de la théologie deutéronomiste, mais, en un certain sens, un héritier et disciple de cette école théologique de l'exil babylonien (cf. aussi un résumé des arguments principaux dans l'article «La croissance du corpus historiographique de la Bible – Une proposition», RThPh 118 [1986] 217-236). Cette inversion totale du rapport entre les textes yahvistes et deutéronomistes n'a pu être adoptée par aucun des premiers recenseurs, car elle équivalait à une «kopernikanische Wende der Pentateuchforschung – wenn sie sich durchsetzen würde!» (E. Zenger). Je ne dirais pas qu'entre-temps, elle s'est imposée dans la recherche sur le Pentateuque, mais je peux tout de même constater que de plus en plus, des collègues affichent des positions extrêmement proches des miennes, soit en se référant explicitement à mon ouvrage, soit en insistant sur leurs découvertes indépendantes. Il est évident que ce nouveau regard sur le Yahviste demandait aussi une interprétation sensiblement différente de certains textes du Deutéronome; mon commentaire (*5.Mose*. Teilband 1: *5.Mose 12-25. Einführung und Gesetze*; Teilband 2: *5.Mose 1-11 und 26-34. Rahmenstücke zum Gesetzeskorpus* [ZBK 5.1 und 5.2], Zürich 1994) est, en quelque sorte, un bilan important de mes recherches exégétiques que j'ai consacrées, durant de nombreuses années, à ce livre biblique. En ce qui concerne les textes «yahvistes», de l'autre côté, j'ai continué de travailler sur d'autres péricopes qui n'avaient pas trouvé leur place dans l'étude comparative de ma thèse d'habilitation (cf., par ex., «L'itinérance du Iacobus pentateuchus. Réflexions sur Genèse 35,1-15», in: Th. Römer [éd.], *Lectio difficilior probabilior. L'exégèse comme expérience de décloisonnement* [Dielheimer Blätter zum Alten Testament und seiner Rezeption in der Alten Kirche, Beiheft 12], Heidelberg 1991, 113-126; «Genèse 28,10-22: l'exégèse doit muer en herméneutique théologique», dans: Jean-Daniel Macchi et Thomas Römer [éds], *Jacob. Commentaire à plusieurs voix de Gen 25-36. Mélanges offers à Albert de Pury* [Le Monde de la Bible 44], Genève 2001, 77-86).

En 1994, je me suis lancé dans un nouveau champ de recherche, complètement différent et sans aucun rapport avec tous les «deutéronomismes» et «yahvismes»: le livre de Qohéleth. Ci-dessus, j'ai déjà évoqué les dimensions herméneutiques et interdisciplinaires de ce nouveau défi; ajoutons maintenant encore quelques remarques concernant mes résultats exégétiques en rapport avec ce livre sapiential.

Mes recherches ont abouti à l'hypothèse que «l'Ecclésiaste» résulte d'un long processus de «relectures»: un livret sapiential avait connu successivement deux importants remaniements interprétatifs. L'approche méthodologique définie par l'idée des «relectures» exclut de se borner à un travail de critique littéraire dans le seul but de cerner des éléments rédactionnels pour les traiter isolément; mais cette perspective impose, pour chaque étape de la transmission, de mettre un accent particulier sur l'étude de la structure globale à ce niveau de l'œuvre. Mon étude propose, par conséquent, un parcours qui élabore une interprétation littéraire et théologique distincte pour chaque forme successive de cet écrit.

Le livret initial est attribué au maître d'une école sapientiale (un «Qohéleth le Sage»). Celui-ci applique un procédé argumentatif clairement structuré. Dans une pensée «dialectique», il rend compte des aspects négatifs de la vie et, tout à la fois, célèbre une joie de vivre. Cette première forme littéraire pourrait être datée de l'époque perse, au Ve siècle avant J.-C.

La première relecture (du «Disciple») modifie le livre de manière fondamentale: sa clé d'interprétation, l'absurdité radicale, apparaît tout en tête, en 1,2; elle revient en leitmotiv dans la nouvelle structuration des passages transmis et des paragraphes supplémentaires; elle s'impose encore dans la conclusion, en 12,8. Cette prédominance d'une pensée pessimiste peut facilement s'expliquer dans la situation chaotique des premières décennies de l'époque hellénistique.

À ce stade, une vive tension est manifeste entre l'éloge de la joie et un pessimisme profond, ce qui posa un problème de compréhension aux lecteurs. Une seconde relecture (celle du «Théologien-Rédacteur») propose une solution à ces «contradictions»: les aspects négatifs seront exclusivement attribués aux humains, et toutes les attentes placées en Dieu et son éternité. Cette pensée s'apparente probablement le mieux aux tendances théologiques apparues à partir du dernier tiers du IIIe siècle avant J.-C.

Selon les premiers comptes-rendus, cet ouvrage exégétique ne rencontrera probablement pas non plus un accueil favorable auprès des collègues (Jean-Jacques Lavoie: «les exégètes seront probablement tous en désaccord avec la reconstitution des trois soi-disant étapes rédactionnelles»). On est perturbé par l'«audace de l'hypothèse diachronique», on témoigne d'une «lecture séduisante», mais: «remis de cette séduction et de la fascination que suscite l'attention au détail, le lecteur du commentaire aura un peu de mal» (F. Smyth-Florentin). Ce «mal» n'est pas précisé, il est pourtant certainement en rapport avec cette thèse «à contre-poil». L'histoire vécue par mes recherches se répète: «rien de nouveau sous le soleil».

Martin Rose, Neuchâtel